

# Kressmann Taylor

## Journal de l'année du désastre



## Littératures - Récit

« Nos visages sont devenus blêmes, certains ont la voix presque brisée, d'autres songent avec gravité aux souffrances et aux drames qui se jouent dans cette nuit diluvienne et opaque... »

Le soir du 3 novembre 1966, Florence est engloutie par son fleuve. Dans une petite *pensione* des bords de l'Arno, Italiens et Américains partagent des heures de terreur et d'angoisse. Privés d'informations, craignant pour leur vie, ils guettent la montée des eaux à leur porte.

Lorsqu'enfin le fleuve se retire, c'est la désolation. Le centre historique est ravagé. D'innombrables chefs-d'œuvre sont détruits. Des milliers de familles sont à la rue.

De ce cataclysme, Kressmann Taylor fait un récit à la portée universelle, rendant un vibrant hommage à tous ceux qui, ayant tout perdu, se mettent aussitôt à reconstruire.

On y retrouve l'esprit de résistance qui est au cœur même de son œuvre.

**Kathrine Kressmann Taylor** (1903-1996) est l'auteur de *Inconnu à cette adresse* (Autrement, 1999), devenu un classique du xx<sup>e</sup> siècle. Son *Journal de l'année du désastre*, paru aux États-Unis et en Grande-Bretagne dès 1967, était inédit en France.

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
et postfacé par Olivier Philipponnat.

# Journal de l'année du désastre

Collection Littératures créée par Henry Dougier

Éditeur : Emmanuel Dazin

Original English language edition Copyright © 1967 by Kressmann Taylor  
Copyright renewed © 1997 by C. Douglas Taylor

© Autrement, 2012, pour la présente édition.

[www.autrement.com](http://www.autrement.com)

KRESSMANN TAYLOR

# Journal de l'année du désastre

Récit

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
et postfacé par Olivier Philipponnat*

Éditions Autrement **Littératures**



- 1 - Duomo (cathédrale Santa Maria del Fiore).
- 2 - Baptistère San Giovanni.
- 3 - Palazzo Strozzi.
- 4 - Palazzo Vecchio.
- 5 - Galeries des Offices.
- 6 - Basilique Santa Maria Novella.
- 7 - Église d'Ognissanti.
- 8 - Église San Lorenzo.

- 9 - Gare ferroviaire.
- 10 - Palazzo Medici Riccardi.
- 11 - Monastère San Marco.
- 12 - Église santissima Annunziata.
- 13 - Galerie de l'Académie.
- 14 - Pensione Consigli.
- 15 - Église Santa Maria Nuova.
- 16 - Église Orsanmichele.







*Al popolo Fiorentino in onore.*



## La piena

*3 novembre 1966*

Six heures du soir à Florence. Une foule d'imperméables regagne ses pénates par les ruelles étroites du centre-ville, l'air ravi malgré l'averse. En Italie, le 4 novembre est jour férié, en souvenir de la fin de la Première Guerre mondiale. *Domani è festa* : les boutiques seront fermées, ce sera jour de congé, le deuxième de cette aimable semaine.

C'est tout de même une pluie torrentielle. Dans le nord du pays, le mois passé a été partout humide et, après deux jours radieux, novembre promet une douche pire qu'en octobre. Des femmes équipées de parapluies et de caoutchoucs se serrent sous les porches, provisoire répit au milieu de ces paquets d'eau. En vingt enjambées elles seront trempées jusqu'aux genoux, et aucune accalmie en vue. On voit passer des bus pleins à craquer, tous les taxis sont déjà pris. De jeunes impatients se couvrent la tête avec le dernier *Nazione Sera*,

boutonnent étroitement leur pardessus et se jettent sous le déluge.

Pataugeant vers chez moi, sous mon parapluie qui valse dans la bourrasque (j'étais sortie essayer une jupe d'hiver Via Porta Santa Maria, près du Ponte Vecchio), j'attrape un bus bondé pour m'avancer de quelques rues jusqu'au Ponte Amerigo Vespucci, puis je rase les façades des palais sur les quais du Lungarno pour arriver, *tutta bagnata*, devant le gigantesque portail en bois de ma *pensione* sur l'Arno. C'est un soir à rester chez soi, quoiqu'un concert soit programmé dans la salle des Cinq-Cents. Soir pour un bain chaud et un cognac, un bon livre et au lit. En guise de somnifère, le battement continu de l'eau sur les volets.

#### *Vendredi 4 novembre*

L'aube pointe à six heures. Une faible lueur grise filtre par les stores ajourés (toutes les maisons d'Italie se ferment à double tour pour la nuit), mais l'interrupteur de la lampe de chevet ne dispense aucune lumière. C'est à la flamme d'un briquet que je déchiffre l'heure. Je titube hors de mon lit et me dirige à tâtons vers l'interrupteur mural, qui ne répond pas non plus. Dans la pénombre, je m'approche au jugé de la fenêtre et replie les stores. Ma première vision est un ciel noir de suie, et toujours ces trombes d'eau. L'instant d'après, je contemple la rivière bouche bée.

L'Arno. Paisible ruisseau vert qui serpente lentement entre

de hauts quais, en béton de ce côté-ci, surélevés d'un parapet de brique de plus d'un mètre. Au pied des murailles, son cours est bordé de berges herbeuses plantées d'arbres. Pendant les vacances, les pêcheurs viennent s'y aligner le matin, les plus téméraires bottés de cuissardes, s'avancant presque jusqu'au milieu du courant avec leur gaule. Gonflé par les pluies d'octobre, l'Arno a grossi pour mériter le nom de fleuve, large, régulier, peut-être un mètre au-dessus de son niveau habituel. Et quel fleuve !

Une masse d'eau furieuse s'étend d'un quai à l'autre, à un mètre environ du sommet des murs qui en mesurent près de huit. Un torrent ocre, rugissant, incroyablement rapide, forme des tourbillons et des contre-courants qui forcent les vagues à déferler à l'envers ; sa teinte est d'un brun profond, comme un *caffellatte* bouillant, jaspé de crêtes couleur de crème sale. Ce flot énorme charrie des couches de débris, paille, brindilles, branchages, guenilles, déchets que le fleuve aspire et recrache entre ses mouvantes protubérances. La ruée grondante me tient rivée à la fenêtre, sidérée. Tout phénomène d'envergure envoûte le regard. Impossible de détacher mon esprit de ce spectacle aussi magnifique qu'effrayant : un fleuve en crue lancé à plein régime, sa surface comme nouée de cordes qui s'enroulent et s'embrassent et jaillissent en gerbes d'écume. C'est une crue totale, comme peut l'être un feu de forêt ou un ouragan fauchant la campagne et couchant tous les arbres.

Un arbre arraché descend le torrent, ses racines tortueuses décapées par l'eau, les branches chargées de lourdes feuilles.

Un bidon rouge passe en se dandinant, suivi de deux autres arbres, leurs racines tourmentées flottant à la surface – et d'une envergure ! Des orages terrifiants ont dû éclater sur les hauteurs du Casentino hier soir, tandis qu'ici il pleuvait à verse – ces mêmes trombes d'eau qui continuent de s'abattre en *scrosci*. De l'autre côté de l'Arno, deux bâtiments encore éclairés s'éteignent devant mes yeux. L'aube est moins proche du jour que de la nuit.

Je fixe un repère sur l'autre rive, un trou dans le mur de l'usine de concassage dont les barges à fond plat bondissent sur leurs amarres en s'entrechoquant. En l'espace de quelques minutes, je comprends que le fleuve monte encore. Il ne doit plus être très loin du parapet qui, de mon côté, protège le Lungarno, alors que cette portion de rue est ascendante. Regardant vers le Ponte Vespucci, en amont du fleuve, j'estime à vue de nez que l'eau n'est plus qu'à un demi-mètre de la voûte. Si l'Arno venait à forcer les ponts eux-mêmes, les dégâts pourraient être considérables. Je suis inquiète pour le Ponte Vecchio, plus loin, au cœur de la ville, car cette antique arche bâtie en 1345 par Taddeo Gaddi est très basse et pas bien solide ; voici quelques années, pendant les crues de novembre, on s'est d'ailleurs fait du souci pour ce vénérable monument.

Un fût de mazout jaune passe en roulant, à demi submergé, suivi d'une colonie sautillante de bidons d'essence gris et rouge, des jerrycans de vingt litres à bec verseur. L'entrepôt d'une station-service aura été inondé et dévalisé quelque part en amont. Ces bidons forment un long cortège, bondissant

sur le fleuve comme des balles de couleur dans les mains d'un jongleur.

Des troncs, des branches, deux ou trois arbres filent en aval ; plus près des berges, les tourbillons gagnent en force ; ils se ruent à front renversé sur le torrent qui dévale, formant des crêtes écumantes. Dieu, quelle masse de détritit ! Une demi-douzaine de fûts de mazout, des arbres, des cageots, un vrai dépotoir – un ballon rouge d'enfant, un volet tournant lentement sur lui-même, traversé de rubans d'eau boueuse, un fauteuil voguant paisiblement, calme et droit, ses bras et son dossier concave émergés comme s'il n'attendait que vous, suivi d'une petite chaise tête en bas, chétive, ses quatre jambes fuselées pointant vers le ciel. Venus d'une maison dans les collines, sans doute possible.

Par la fenêtre, j'aperçois Dario, notre *padrone* et cuisinier, abrité sous un énorme parapluie noir, qui traverse la grande rue en courant pour jeter un œil par-dessus le parapet, puis revient lentement sous la pluie battante, l'air inquiet. Il est grand temps de m'habiller et d'aller aux nouvelles. Comme il n'y a pas d'eau chaude, je me contente d'un brin de toilette, me lave les dents et enfle un gros pull, car il n'y a pas de chauffage non plus. Mue par une impulsion dont je me féliciterai, je remplis au robinet deux grands gobelets que je place de côté sur une tablette. Puis j'ouvre les fenêtres à la volée, entends le hurlement d'une sirène et les referme aussitôt.

Dans le hall gris et calme, tout paraît normal et habituel ; debout, la Signora regarde sans émotion vers le fleuve par le porche voûté, tandis qu'Aldo, le jeune *cameriere* aux cheveux

bouclés, commence la journée en passant la serpillière, avant que les hôtes ne descendent. Le grand escalier, avec sa rampe en marbre et son tapis de velours rouge, s'enroule dans la pénombre. Pas un bruit ne trahit de mouvements dans le petit palais. Cependant je suis étreinte par un fort sentiment d'urgence. Mon inquiétude fait sourire la Signora. La dernière inondation de Florence remonte aux années 1840 et, comme chaque année lors des crues, elle s'était écoulée de la ville vers les basses terres, en suivant le cours du fleuve.

« *L'Arno sempre contiene la piena*<sup>1</sup> », m'assure-t-elle avec tranquillité. C'est la saison des pluies d'automne, il est donc prévisible que l'Arno atteigne sa cote supérieure. Il y a plusieurs barrages en amont, m'explique-t-elle, dont on a certainement ouvert les vannes pour protéger les hautes terres ; le trop-plein ne fait que passer pour aller se déverser dans la mer, après Pise. Ce flegme, apprendrai-je, est propre aux Florentins, qui, de mémoire d'homme, n'ont jamais considéré l'Arno comme une menace et sont tragiquement peu préparés à y faire face lorsqu'elle survient. Dehors, la pluie continue de tomber sans rémission. On voit passer de nouveaux bidons.

À 8 h 30, la Signora commence à montrer des signes de nervosité, non pas à cause de la crue tumultueuse, mais d'une préoccupation bien plus grave : la bonne marche de sa maison, car le pain pour la *prima colazione* n'a pu être livré. Albarosa, la secrétaire, qui est aussi la nièce de la Signora, appelle le *fornaio*. Lequel lui apprend qu'il n'y aura pas de pain ce matin :

---

1. La crue de l'Arno est toujours contenue. (NdT)

le cellier de la boulangerie est *lagato*<sup>1</sup> et la farine est bonne à jeter. Cette fois, la fébrilité gagne la pension. Les caves inondées, cela signifie que ce fleuve indocile a décidé de perturber le cours normal des choses ; rassemblés dans le hall, en quête de petit déjeuner, les clients spéculent sur la probabilité d'une inondation. Alberto, le second *cameriere*, est envoyé chez un autre boulanger et sort en courant avec panier et parapluie. Nous descendons les marches en marbre de l'entrée jusqu'au grand portail pour contempler le fleuve. Il a bien dû monter d'un demi-mètre depuis une heure et projette des gerbes d'écume qui s'envolent en nuages de brume rabattus par la pluie. Une couche de débris toujours plus épaisse recouvre le fleuve, fétus, feuilles et bois mêlés.

Dans un enchevêtrement de branches vertes passe une vache rouge et blanc, noyée, ses courtes cornes parées de feuilles. Le courant la rejette près du mur où, happé par le tourbillon, son corps tournoie sans se faire prier. Au milieu du fleuve surnagent des caisses encore neuves mais détremées. Deux balles de paille voyagent sur un lit de brindilles, et voici qu'apparaît un peuplier, sa tête ébouriffée, suivi d'un grand tronc à moitié submergé et d'une masse de racines déchiquetées, dressées comme une énorme toile d'araignée. Un bidon de mazout émaillé fait une tache bleue au milieu du flot boueux.

Mais voici que tout un lot de meubles se joint à cet amoncellement de débris. Le cœur se serre à l'idée de tous ces gens chassés de leur logis, là-haut, dans les collines d'où dévalent

---

1. Inondé. (NdT)

ces masses d'eau. Un élégant fauteuil aux bras cannelés, son assise rembourrée hors du flot, penché comme pour une révérence, un tabouret vernis, une table de cuisine verte de guingois, un escabeau, un bureau vidé de ses tiroirs, un coffre à vêtements, une valise bleue. Et toujours plus de fûts de mazout, d'arbres et de broussailles, puis deux grandes poutres peintes aux extrémités brisées qui ont tout l'air de provenir d'une maison en miettes. Notre inquiétude grandit à la pensée que les propriétaires de la maison dont nous venons de voir défiler les poutres et les meubles en direction de la mer n'étaient pas alertés lorsque l'eau s'est mise à monter dans la nuit et n'ont sans doute pas eu le temps de s'enfuir ; mais personne n'ose exprimer cette angoisse, jusqu'au moment où l'on voit dériver une poupée sur un tapis de débris. Alors on entend s'exclamer une volubile Américaine de notre petite colonie, simple femme au foyer :

– Oh, mon Dieu... Je ne vois pas de corps, pourvu qu'il n'y en ait pas !

Elle ne récolte qu'un ou deux sourires écoeurés, sans commentaire.

Une énorme citerne en acier, de quatre mètres de haut et trois de diamètre au bas mot, bascule en se heurtant aux ponts et plonge, suivie d'une antique baignoire en bois flanquée de deux lattes trouées en guise de poignées. Passent une masse de déchets indéfinissables et deux citrouilles titubantes.

Alberto réparait, essoufflé, souriant d'excitation. Impossible de trouver du pain nulle part. Sur le Prato, derrière nous, la rue est déjà inondée. Dans la maison, les robinets des

étages sont à sec. D'une voix aimable, avec un soupçon d'insistance, le professeur de l'Ucla suggère amicalement à Dario de remplir les baignoires du rez-de-chaussée tant que la chose est encore possible. Notre adorable petite Signora, elle, est surtout désolée de ne pouvoir nous offrir qu'un *pane casalingo*, grossier pain gris de maison, au lieu des habituels petits pains blancs croustillants. Thé et café bouillants réchauffent nos corps frissonnants. Cinq ou six d'entre nous décidons d'affronter le déluge pour nous faire une idée de la situation au centre-ville.

Alberto nous conseille de ne pas nous éloigner du Lungarno, à cause de l'eau qui envahit déjà les rues au nord, dans notre dos. Bottes, imperméables et parapluies offrent une bien faible protection contre l'orage. L'eau tombe en rideaux compacts, et c'est à peine si l'on distingue au loin, à travers ce déluge, la forme grise du Ponte Vecchio, avec son patchwork de bijouteries, toujours debout au milieu de la crue. La chaussée et les trottoirs sont noyés sous trois centimètres de pluie. Sous le mur que nous longeons, à notre droite, excessivement proche du rebord à cette hauteur de la rue, le fleuve menaçant roule et grossit ses eaux brunes, couvertes d'une épaisse couche de débris et d'écume, en rugissant. Nous percevions plus ou moins ce lourd grondement depuis l'aube. Le plus jeune d'entre nous, un grand escogriffe d'une vingtaine d'années, nous distance à toutes jambes et disparaît dans une courbe.

Il n'y a pas grand monde dehors. Certains paraissent surexcités ; mais ceux qui, venant du centre, s'approchent de nous ont l'air hébétés. Arrivés au Ponte alla Carraia, c'est l'impasse : nos regards, cherchant vers l'est le Ponte Vecchio, à peu de

distance, ne voient qu'une rue envahie d'eau profonde. De notre promontoire, il nous faut nous frotter les yeux pour le croire : à mi-chemin du vieux pont et du magnifique Ponte Santa Trinita, l'eau se déverse par-dessus les murs. Le fleuve prend possession de la ville.

Alberto nous ayant mis en garde, nous ne devrions être aucunement surpris. Nous le sommes pourtant. Estomaqués, soudain honteux de notre curiosité malsaine dans cette ville que frappe une catastrophe, nous battons en retraite, trempés comme des soupes, jusqu'à la portion la plus élevée du Lungarno Vespucci où se trouve notre petit palais, pour nous frictionner et nous changer dans nos chambres glacées.

Ceux qui n'ont pas voulu mettre le nez dehors sont à l'étage, dans le grand *salotto*<sup>1</sup>, agglutinés aux trois portes-fenêtres dans une joyeuse animation ; comment leur expliquer, nous qui l'avons vu de nos yeux, à quel point la situation est grave ? Ils n'ont aucune idée des masses d'eau qui sont en train d'envahir les rues de la ville ; nous n'en sommes hélas que trop conscients, et pourtant nous ne voulons pas noircir le tableau en leur peignant ce danger bien réel. Dehors, l'inondation se poursuit. L'eau a encore grimpé d'un quart ou d'un demi-mètre, difficile à dire ; cela paraît proprement impossible, il est insensé qu'un fleuve puisse ainsi monter de plusieurs dizaines de centimètres en une heure environ, et non de quelques centimètres, comme toute rivière en crue qui se respecte, ainsi que nous l'avons toujours entendu dire

---

1. Salon. (NdT)

## Table des matières

1. La piena .....	9
2. Desolazione.....	43
3. Fango.....	85
4. Soccorsi a Firenze.....	107
5. Si ricomincia .....	125
6. Natale .....	157
7. Speriamo.....	167
Remerciements.....	207
Postface.....	209

Achévé d'imprimer en avril 2012 sur les presses de l'imprimerie Corlet  
à Condé-sur-Noireau (Calvados), France, pour le compte des éditions Autrement,  
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.  
Dépôt légal : mai 2012.  
ISSN : 1248-4873. ISBN : 978-2-7467-3327-5. Imprimé en France.